

Cartes, listes, arbres, tables : à propos de quelques modèles graphiques de mise en ordre de l'information géographique au XVI^e siècle

Jean-Marc Besse

UMR Géographie-cités (CNRS/Paris I/Paris VII)

Workshop POLIMA, Casa de Velasquez, Madrid, 7 juillet 2017

INTRODUCTION

Les géographes du XVI^e siècle ont élaboré leur image renouvelée du monde terrestre en fonction d'espaces mentaux qui s'inscrivaient dans des objets, dans des représentations figuratives ou dans des discours (tableaux, cartes, globes, descriptions). Mon propos aujourd'hui est de tenter de faire apparaître la nature et la logique propres de ces espaces qui sont tout à la fois conceptuels et graphiques, et plus exactement de dégager les schèmes sous-jacents qui structurent ces espaces. Plus précisément, à chaque fois, il s'agirait d'apercevoir la schématisation spatiale particulière que ces différents « objets » développent, aussi bien sur le plan des formes logiques qui y sont mises en œuvre que sur le plan matériel des modes d'inscription ou des types de supports. Il faudrait travailler ici au ras des pratiques savantes, des techniques graphiques et des démarches de pensée, et chercher à faire apparaître les règles qui conduisent et organisent la production du savoir géographique.

Or, on peut repérer, au XVI^e siècle, au moins quatre schèmes spatiaux organisant l'élaboration du savoir géographique et sa présentation. Ces schèmes peuvent être juxtaposés ou superposés au sein d'une même œuvre. Cependant chacun de ces schèmes engage une pensée spécifique de l'espace. Ils correspondent à des façons différentes de ranger les données géographiques et de les disposer selon un ordre. La géographie est d'abord un art du placement des choses, un art de la disposition des choses selon des lieux. Mais cet art peut s'effectuer dans plusieurs directions.

Il y a d'abord le *schème géométrique* issu de Ptolémée (un Ptolémée, d'ailleurs, largement revisité et rectifié). Par l'intermédiaire des méthodes projectives et, surtout, de la méthode des coordonnées, c'est un espace « proportionné », « symétrique »,

« uniforme », qui se propose comme support de la pensée géographique et comme cadre de son travail. C'est l'espace cartographique, l'espace de la carte. Ou plus exactement, c'est le schème intellectuel et graphique qui permet de concevoir et de représenter l'espace terrestre sur une image plane, comme une surface, une *table de coordonnées*, une grille au sein de laquelle les choses peuvent être localisées et les lieux eux-mêmes peuvent être fixés de manière stable. **ILLUSTRATION APIAN CARTE EN GRILLE/MÉTHODE PTOLÉMÉE**

On sait que cette méthode cartographique d'inspiration ptoléméenne, qui certes n'a pas été ignorée au Moyen Âge, a néanmoins constitué, par sa puissance paradigmatique et prospective, un schème fondamental permettant aux Européens modernes de penser le monde terrestre, mais aussi de le représenter et de le fabriquer réellement. Mais les géographes du XVI^e siècle, dans le même temps, ont mis en œuvre d'autres schèmes spatiaux leur permettant de donner une forme aux réalités terrestres qu'elle représente.

Ainsi les géographes ont trouvé aussi chez Ptolémée un autre principe de découpage et d'organisation de l'espace terrestre, qu'on pourrait appeler le *schème des ordres de grandeur*. Les réalités géographiques peuvent en effet être présentées et pensées en fonction de l'*échelle* spatiale dans laquelle on les considère, ces échelles successives pouvant d'ailleurs s'emboîter : cosmographie, géographie, chorographie, topographie, définissent à la fois un cadre de rassemblement des données et un style d'analyse de ces données pour le géographe. Ces distinctions d'échelles, cette conception « emboîtée » de l'espace géographique ne s'est d'ailleurs pas imposée tout de suite, il a fallu quelques dizaines d'années avant de parvenir à une conception stabilisée des relations d'échelles en géographie. **ILLUSTRATION COSMOGRAPHIE/GEOGRAPHIE/CHOROGRAPHIE APIAN**

Mais en outre, un des schèmes spatiaux les plus volontiers utilisés par les géographes au XVI^e siècle est le *schème descriptif*, dont l'exemple se trouve dans la *Cosmographie universelle* de Sébastien Münster. Cette approche conduit la géographie dans le voisinage des pensées de la collection et de l'encyclopédie, dans ce mouvement général de l'époque qui cherche à mettre le monde en fiches et en boîtes, pour ainsi dire. Dans cette configuration intellectuelle, la géographie trouve ses modèles ailleurs (par exemple dans la rhétorique ou dans les arts de la mémoire) et elle offre à son tour un modèle pour d'autres pensées spatiales (l'encyclopédie).

Au cours du XVI^e siècle se développe cependant un nouveau schème spatial au sein de la géographie, le *schème de la méthode*, c'est-à-dire de la division dichotomique, en *arbre*, du général vers le particulier, que certains encyclopédistes protestants (Keckermann, Alsted) chercheront un peu plus tard à faire coïncider avec le principe ptoléméen des ordres de grandeur. La division entre géographie et chorographie deviendra alors division entre géographie « générale » et géographie « spéciale ».

Ainsi, au bout du compte, la géographie des débuts de l'époque moderne, la géographie comme art du rangement des choses, la géographie envisagée comme taxonomie spatiale est traversée par un ensemble très diversifié de propositions et de pratiques graphiques et discursives, que j'ai résumées avec les métaphores de la *table*, de l'*échelle*, de la *boîte*, et de l'*arbre*. L'historien des savoirs géographiques doit être attentif à restituer cette complexité des pensées et des représentations de l'espace terrestre, ainsi que cette différenciation des styles de pensées et de travail dans la géographie à cette époque, différenciation qui est restée trop souvent inaperçue. « Voir » et penser l'espace terrestre *comme* une table ou une grille de coordonnées, ce n'est pas exactement la même chose que de le voir et le penser *comme* un emboîtement de surfaces de tailles et d'échelles différentes, *comme* une sorte de boîte dans laquelle on range de la façon la mieux ordonnée possible les informations géographiques, ou encore *comme* un arbre logique. Chacune de ces directions métaphoriques engage un type de spatialité spécifique dont il s'agit de reconnaître la portée cognitive et pratique propre au sein des cultures géographiques modernes.

Je propose aujourd'hui d'ouvrir cette enquête en analysant de façon plus spécifique deux exemples, qui relèvent, l'un du schème de la description (Münster), et l'autre du schème de la méthode (Savigny).

L'ESPACE DE LA DESCRIPTION : SEBASTIEN MÜNSTER

Une des principales productions géographiques du XVI^e siècle est composée par Sébastien Münster à Bâle, sous le titre *Cosmographie universelle*. Rééditée, avec des additions et des modifications, plusieurs fois, en plusieurs langues, entre 1544 et 1628 (date de la dernière édition, l'auteur est mort en 1552), l'ouvrage est un des lieux fondateurs de la culture géographique de la première modernité. Montaigne, voyageant vers l'Italie en 1580, regrette, dit-il de ne pas avoir emmené son Münster avec lui, qui

aurait l'instruire, écrit-il, sur « les choses rares et remarquables de chaque lieu » (Pléiade, p. 1146). La *Cosmographie universelle* de Münster incarne alors de façon exemplaire l'approche descriptive, héritée de Strabon, dans les savoirs géographiques.

ILLUSTRATIONS FRONTISPICE ET PAGE DE TITRE

La cosmographie descriptive est une entreprise par nature ouverte. Münster accueille, recherche, sollicite un peu partout en Europe auprès de ses correspondants, les documents, les témoignages, les informations de toute nature. La description est une collection. La vocation encyclopédique de la cosmographie entraîne Münster dans une démarche d'accumulation, qui transforme le livre en une sorte de magasin ou de bureau de renseignements. Et le problème est de donner un ordre à cette profusion. Les lettres de Münster montrent que celui-ci est conscient de la difficulté. Les demandes qu'il adresse à ses correspondants sont détaillées, et concernent des thèmes nettement spécifiés : position des lieux, animaux et plantes caractéristiques, généalogies, etc. La collecte est ordonnée, autant que faire se peut, c'est-à-dire autant que les matériaux sont disponibles, et communicables.

Dans une lettre d'avril 1548 au diplomate polonais Laski, Münster présente une synthèse du projet général de son ouvrage :

J'ai publié ces dernières années, dans notre langue nationale, une *Cosmographie* de tout le monde. C'est un volume assez grand, dans lequel je rassemble les fondations de la totalité des nations et des royaumes, les propriétés caractéristiques, les fleuves, les montagnes, les mœurs des hommes, la succession des rois, les origines des cités, les anecdotes, les religions, les terres remarquables et les fertilités..

Cette synthèse est accompagnée par une série de questions concernant les rois de Pologne, mais aussi par une consigne précise pour la réalisation des vues de ville : leur contenu (remparts, fleuves, ponts, hôtel de ville, université, églises), l'échelle de représentation des principaux édifices, le type de légende qu'elles doivent comporter (en indiquant qu'il est possible, lorsque la place manque sur la feuille, de placer près des endroits notables des lettres A, B, C, D renvoyant à une légende placée en un autre endroit de la page), et il donne un exemple à suivre (la vue de Paris de l'édition de 1552).

Ainsi, l'inventaire cosmographique est structuré par une division préalable de la réalité terrestre, par un ensemble de catégories ou de rubriques qui donne à l'enquête son horizon et sa méthode. A l'autre bout de la chaîne, dans l'ouvrage réalisé, le lecteur découvre un schéma descriptif et mental homogène en fonction duquel il parcourt pays, régions et cités qui sont offerts à son regard. Le regard du lecteur est donc en quelque sorte structuré, il progresse selon un schéma intellectuel fixé au préalable par Münster. Ce schéma est présenté dès la page de titre de l'édition de 1544, qui doit être comprise comme le résumé du contenu du livre, comme une présentation de sa méthode de composition, mais aussi comme une clé pour sa lecture :

Cosmographia. Beschreibung aller Lender durch Sebastianum Munsterum in welcher begriffen Aller Volcker / herschafften / Stetten / und namhafftigen flecken / herkommen : Sitten / gebreuch / ordnung / glauben / secten / und handtierung / durch die gantze welt / und fürnemlich Teütschen nation. Was auch besonders in iedem landt gefunden / unnd darin beschehen sey. Alles miit figuren und schönen landt taflen erklert / und für augen gestelt. ¹

ILLUSTRATION TITRE

La description cosmographique fait l'inventaire de trois genres de réalités : d'abord les établissements humains, leur situation, leur origine, leur taille et la forme de leur gouvernement ; ensuite les usages, c'est-à-dire les façons de vivre, de se nourrir, de se vêtir, de croire, de produire ; enfin les curiosités de la nature et de l'histoire qui se trouvent dans le pays. Dans les éditions suivantes de l'ouvrage, le schéma descriptif sera affiné, mais il ne sera pas modifié sur le fond. Ainsi le titre de l'édition latine de 1552, sur lequel les titres des éditions dans les autres langues européennes se régleront, et qu'il faudrait présenter en respectant l'organisation typographique :

ILLUSTRATION TITRE

Cosmographiae uniuersalis lib. VI in quibus iuxta certioris fidei scriptorum traditionem describuntur,

¹ *Cosmographia. Description de tous les pays par Sebastian Münster, comprenant l'origine de tous les peuples, principautés, cités et bourgs remarquables, ainsi que les mœurs, les usages, les règles, les croyances, les sectes et les occupations du monde entier, et principalement de la nation allemande. Et aussi ce qu'on trouve de particulier dans chaque pays et qui y est arrivé. Le tout présenté avec des images et de belles tables des pays, arrangées pour les yeux.*

Omnium habitabilis orbis partium situs, propriaeque
dotes.

Regionum Topographicae effigies.

Terrae ingenia, quibus sit ut tam differentes & uarias
specie res, & animatas, & inanimatas, ferat.

Animalium peregrinorum naturae & picturae.

Nobiliorum ciuitatum icones & descriptiones.

Regnorum initia, incrementa & translationes.

Omnium gentium mores, leges, religio, res gestae,
mutationes : Item regum & principum genealogiae.

Décrire le monde et les lieux qui le composent, c'est donc d'abord, on le voit, ouvrir une liste de rubriques, c'est-à-dire définir et choisir des thèmes d'analyse, et les présenter de manière ordonnée, dans un souci qui est à la fois d'exhaustivité et de clarté logique. La description du monde est le parcours de cette liste.

Essayons de préciser l'opération intellectuelle qui est mise en œuvre à cette occasion.

Le lieu géographique est d'abord un *nom*, et la description consiste à détailler toutes les réalités qui sont attachées à ce toponyme : les propriétés naturelles du lieu, les peuples qu'on y trouve et leurs caractères, les histoires qui s'y sont déroulées, etc.

La description cosmographique se déploie en fonction d'une liste de thèmes ou rubriques qui ont été préalablement déterminés par Münster, qu'il a énumérés dans le titre de l'ouvrage comme on vient de le voir, et qui sont « appliqués » de façon systématique à chacun des lieux géographiques évoqués. Ce sont ces mêmes rubriques qui font l'objet de demandes circonstanciées dans les lettres adressées par le cosmographe bâlois à ses multiples correspondants. Ces rubriques ont une fonction heuristique. Elles circonscrivent un cadre de recherche autant que d'exposition. Elles peuvent être considérées comme des « traits typiques » qui se retrouvent partout, malgré la diversité des situations géographiques que le cosmographe découvre à différentes échelles sur la surface du globe. Tout « lieu » géographique, qu'il soit pays, région, ou cité, est structuré en fonction d'un certain nombre de « traits typiques » : la position, la forme, la fertilité du sol, les plantes et les animaux, la population qu'on y trouve, ses mœurs et ses institutions politiques, ses formes de croyance, etc. Il est donc

possible, pour le cosmographe, de traverser pour ainsi dire la Terre entière, en réalité ou en esprit, muni de sa liste de rubriques. Loin d'être inchoative et erratique, la description cosmographique, au moins dans l'intention de son concepteur, développe un projet rationnel d'analyse des réalités terrestres. Les rubriques de la description en sont les instruments. La liste, d'ailleurs, est en principe indéfinie, comme le signale la page de titre et le sommaire de l'édition parisienne de 1575. **ILLUSTRATION**

Il est toujours possible d'ajouter une nouvelle rubrique. La description est définitivement placée dans ce point d'équilibre instable entre l'exigence d'accueillir la diversité infinie du réel et le souci de procéder selon un ordre dans l'étude.

On pourrait envisager les descriptions cosmographiques comme une suite, voire une juxtaposition de fiches, chacune consacrée à un lieu donné, écrit « en haut de la page », et constituant comme le titre de cette fiche. On pourrait alors dire que ce titre, qui est d'abord un toponyme géographique, fonctionne comme un « contenant », une structure ouverte, une structure d'accueil indéfinie à l'intérieur de laquelle les « contenus » d'information issus des lectures, des observations directes, des faits rapportés dans les correspondances, vont pouvoir s'insérer, en fonction de la liste de rubriques établie au préalable.

Il est frappant, à cet égard, de retrouver dans la *Cosmographia* un espace formel d'écriture qui est très proche de ce que Philippe Hamon, dans ses travaux de théorie littéraire, a théorisé sous le terme de « système descriptif » :

Un système descriptif est un jeu d'équivalences hiérarchisées : équivalence entre une *dénomination* (un mot) et une *expansion* (un stock de mots juxtaposés en liste, ou coordonnés et subordonnés en un texte); la dénomination [...] assure la permanence et la continuité de l'ensemble, servant de terme à la fois régisseur, syncrétique, mis en facteur commun mémoriel à l'ensemble du système, de *pantonyme* à la description [...]; en tant que mot, le pantonyme est dénomination commune au système, en tant que sens, il en

est le dénominateur commun ; il est foyer (focalisé et focalisant) du système.² **ILLUSTRATION**

Le système descriptif est le mouvement d'écriture à la fois centrifuge (expansion) et centripète (hiérarchisation) qui s'organise autour du pantonyme, c'est-à-dire du nom qui enclenche l'amplification. Celle-ci n'est autre que le parcours ou le développement d'une liste d'informations ou de données qui se rapportent au pantonyme. Il me semble qu'il est possible de voir dans la description cosmographique une opération voisine de ce que Philippe Hamon théorise sous la notion de système descriptif. Le nom de lieu, le toponyme, inscrit en tête de chacun des chapitres de la *Cosmographia*, peut être considéré comme l'équivalent du pantonyme qui constitue le foyer de la description. Celle-ci est à proprement parler l'énumération de tous les traits significatifs (les « traits typiques ») qui se rattachent au toponyme. En tant que telle, elle peut être considérée comme l'expansion, comme le développement de ce qui est contenu dans le nom. L'espace formel de l'écriture cosmographique est circonscrit par ce mouvement qui va du nom à l'inventaire ordonné des traits qui le composent, et de ces traits au nom qui les regroupe et permet de les désigner.

LE RÔLE DE LA CARTE

Mais il ne s'agit pas seulement de décrire les lieux, c'est-à-dire de rassembler sous leur nom l'ensemble des informations disponibles à leur sujet. Il faut aussi les situer, savoir où ils se trouvent, la distance qui les sépare les uns des autres, la forme et l'extension des pays et des régions. De ce point de vue, la description simplement textuelle ne peut suffire. L'acquisition du savoir géographique (qui passe par la connaissance des localisations, des distances, des orientations et des configurations spatiales) nécessite l'emploi d'un autre outil, visuel et graphique : la carte.

Lorsque Peter Apian veut faire comprendre au lecteur de son *Cosmographicus liber* (1524) quelle est la signification d'un certain nombre de termes qui permettent d'identifier des situations ou des formes géographiques particulières, il place devant ses yeux la carte schématisée de la Grèce, une carte qui est aussi une sorte de diagramme de synthèse dans lequel la signification des termes géographiques apparaît visuellement : il est nécessaire de voir sur la carte ce que sont une île, une presqu'île,

² P. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981, p. 140.

etc., pour saisir la signification géographique de ces termes. La visualisation joue ici un rôle essentiel. **ILLUSTRATION**

On rencontre là un problème de sémantique tout à fait décisif pour la détermination de l'apport cognitif spécifique à la géographie. La signification géographique d'un nom de lieu, et plus généralement d'un terme géographique, ne doit pas être confondue avec sa signification conceptuelle. La géographie met le lecteur au contact d'une dimension de la réalité qui est irréductible au concept et à l'articulation logique des catégories : l'espace. (Au XVII^e siècle, le pédagogue jésuite Jean François retrouvera cette question en évoquant la place de *l'imagination* dans l'apprentissage de la géographie : l'imagination géographique qui ne consiste pas tant à comprendre la signification des signes écrits sur la carte ou le globe qu'à « voir » pour ainsi dire à travers eux et au-delà d'eux la réalité géographique qu'ils désignent et à laquelle ils renvoient.)

Dès le début de l'ouvrage de Münster, deux textes successifs, sur un mode prescriptif, semblent venir confirmer cette fonction cognitive centrale de la carte et de la visualisation de l'espace :

L'exercice des tables d'Europe, Afrique, et Asie, requiert connaissance de l'assiette et disposition de tout le monde, à savoir *que tu aies en ton esprit la forme que la terre représente quand elle est dénuée des eaux de la mer. Car elle n'est point découverte d'icelles par une certaine figure, comme circulaire, carrée, ou triangulaire, mais s'entend en un lieu dedans la mer, et fait comme une île. Autrepart la mer se fait en la terre de grands goulphes, et aucunesfois de grandes portions de terre se trouvent environnées d'eaux, lesquelles rendent la figure de la terre admirable : et est nécessaire que celui qui veut étudier heureusement en la Cosmographie, la contemple en soi-même, comme s'il l'avait devant les yeux.*³ **ILLUSTRATION**

Le savoir cosmographique a besoin de l'image. On ne peut comprendre ce qu'est le monde terrestre sans l'avoir vu, et on le voit grâce à la carte (la mappemonde). On ne peut parvenir à situer les différentes parties du monde si l'on n'a pas d'abord visualisé

³ *La Cosmographie universelle*, 1550 (orthographe légèrement modernisée), p. 41 (mes italiques).

la forme globale de la Terre. C'est uniquement dans la contemplation visuelle de la grandeur et de la disposition interne des masses terrestres et maritimes que l'on peut saisir ce qu'habiter la Terre veut dire. La carte est l'élément de cette prise de conscience. En tant qu'espace de visibilité, elle est le support et la condition de possibilité de l'accès à une compréhension des dispositions spatiales, qui elle-même est irréductible à la description textuelle ou verbale, et en tout cas qui dépasse la linéarité d'une liste simplement textuelle pour se développer en deux dimensions, pour ainsi dire. Autrement dit, la cartographie est la condition de la constitution d'un espace mental spécifique, où le lecteur parvient à contempler la Terre « en soi-même », parce qu'elle lui permet de disposer la Terre pour ainsi dire face à soi, comme s'il l'avait « devant les yeux », comme un tableau. Le plan graphique et le plan conceptuel fusionnent dans la lecture de la carte.

De quelle nature, cependant, est cet espace mental ? Münster donne quelques éléments de réponse à cette question :

Il est besoin que tu regardes souvent la table d'Europe, afin qu'au regard fréquent d'icelle tu apprennes, et mettes en ta mémoire en quel quartier cette région ci, ou celle là, est située, en la conférant avec celle où tu es. Aussi tu apprendras de ceci comment quelqu'un montant sur l'eau ou à Bâle ou à Mogonce peut parvenir jusques à Compostelle de Galice, ou Lisbonne de Portugal sans aller par terre. Car il pourra descendre par le Rhin jusqu'à la mer, et puis entre Angleterre, Flandres et Normandie traverser aux rivages d'Espagne, comme on voit à l'œil en toute la table d'Europe. Et si tu veux passer outre depuis Saint Jacques vers Rome par la mer, tu verras en la table comment cela se peut commodément faire. [...] Et si tu veux aller d'Allemagne en quelque région lointaine par terre, la table aussi [te diras] où et par quels lieux il te faut aller. Exemple : tu demeures à Mogonce et as quelque affaire en l'île de Sicile, et es en doute du chemin pour y parvenir, vas à la table d'Europe, et là soudain tu verras Sicile au Midi, ayant regard au lieu de ta demourance, et comme il te faut aller par Italie jusques en Calabre, et là traverser le détroit. Autant en

feras tu si tu veux aller en Compostelle en Espagne. Car ayant vu la table d'Europe, tu verras la Gaule qu'il te faut passer et puis les monts Pyrénées qu'il te faut monter, etc. ⁴

ILLUSTRATION

Münster place son lecteur délibérément, dans ce texte, à l'intérieur de l'horizon du voyage et de sa préparation. Il y a certes une liste de noms, c'est-à-dire de lieux, à rejoindre et à traverser. Mais le problème essentiel qui se pose au voyageur qui prépare son déplacement est celui de l'orientation globale présomptive de l'espace où il va circuler, celui de la disposition respective (c'est-à-dire : de leur position) des lieux, celui, en outre, des distances à parcourir. Il faut situer (« en quel quartier ») et comparer les lieux. La carte fournit au voyageur la signification spatiale de son voyage, car elle lui fournit le principe de son orientation. Apprendre à voyager, en pratique ou en esprit, c'est donc d'abord apprendre à lire la carte, surface à deux dimensions, où vont s'inscrire les déplacements. Le déplacement, mais aussi la lecture du livre cosmographique, ne sont rien d'autre, au fond, que l'actualisation d'un tracé virtuellement écrit dans le dispositif spatial déployé par la carte.

L'ESPACE DE LA MÉTHODE : CHRISTOFLE DE SAVIGNY

La géographie du XVI^e siècle a proposé cependant d'autres formes d'organisation spatiale et graphique de l'information et du savoir géographiques. Les géographes se sont en particulier progressivement efforcés de donner à leur discipline le visage d'un savoir ordonné selon une logique interne d'emboîtement ou de hiérarchie d'échelles.

Le développement, à partir des années 1560, de la pratique qui consiste à rassembler des cartes dans des recueils reliés en livres, pratique qui se met en place simultanément et concurremment en Italie et en Flandres, relève de ce mouvement de rationalisation, et en constitue d'ailleurs un moment essentiel. Le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, qui paraît en 1570 à Anvers, peut être considéré comme une réponse à ce problème d'organisation, de classement, de composition de l'image cartographique du monde terrestre. La mise en ordre s'effectue, dit Ortelius dans sa préface, selon deux principes concomitants. Le monde terrestre est présenté d'une part

⁴ *Ibid.* (orthographe légèrement modernisée), p. 42-43.

selon une logique de découpage du tout en parties, et d'autre part selon un déplacement qui va globalement d'Ouest en Est et du Nord au Sud. Ortelius fait référence à Ptolémée, mais aussi à une « nature » pour laquelle, écrit-il, « il est nécessaire qu'antérieurement aux parties, il y ait toujours un tout dont elles font partie ». Quelques années plus tard, Georg Braun, dans la préface qu'il rédige pour le troisième volume du *Civitates orbis terrarum* (1581), s'appuie sur une référence à Ortelius pour définir le registre dans lequel il veut situer sa propre entreprise : le *Theatrum* d'Ortelius appartient à la géographie, qui raconte « en général » la « situation de la terre universelle » (*de universae terrae situ*), tandis qu'il s'agit dans le *Civitates orbis terrarum* d'exposer « en particulier l'histoire de certaines parties du monde... ».

Dans cette distribution hiérarchique des niveaux de l'espace, les relations entre géographie et chorographie, ou plutôt entre le général et le particulier, sont pour ainsi dire pacifiées : elles sont désormais englobées dans un même schéma rationnel, celui de la division du tout et des parties. Géographie et chorographie se placent comme des degrés différents sur une même ligne qui hiérarchise toutes les grandeurs spatiales, du grand au petit, du « monde » aux « moindres choses ».

On ne s'étonnera pas, en ce sens, de la rencontre qui s'effectue entre le savoir géographique et le domaine plus général des réflexions sur la *méthode*, qui se développe à la même époque. On assiste même parfois à une sorte de tentative de logicisation totale de l'espace géographique, qui va à rebours de la distinction que j'ai rappelée tout à l'heure à propos du rôle de la carte.

On peut évoquer à cet égard un exemple, spectaculaire à la fois sur un plan graphique et sur un plan logique, de cet effort de rationalisation méthodique de l'espace géographique. Cet exemple se trouve dans l'ouvrage de Christophe de Savigny intitulé *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux...* (Paris, 1587)⁵. L'ouvrage est édité par Nicolas Bergeron, qui avait lui-même réalisé plusieurs ouvrages sous la forme de tables synoptiques. Cela rapproche Savigny de Pierre de la Ramée, dont Bergeron est l'exécuteur testamentaire (Bergeron a édité plusieurs textes de Ramus et d'Omer Talon en 1577), de même que la formule contenue dans le titre : « méthode de doctrine », typiquement ramiste. L'ouvrage est dédié à Louis de Gonzague, dont

⁵ C. de Savigny, *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant brièvement et clèrement par singulière méthode de doctrine, une générale et sommaire partition des dicts arts, ammassés et réduits en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse*, Paris, Jean & François de Gourmont, 1587. Une seconde édition en 1619 (Paris, J. Libert). Une planche analogue se trouve dans R. Blome, *Gentleman Recreation*, Londres, 1678.

Christophe de Savigny est maître de la garde-robe. Savigny (ca. 1530-ca.1610) a sans doute été également le précepteur de Charles de Gonzague. **ILLUSTRATION FRONTISPICE ET PLANCHE ENCYCLOPEDIE**

L'ouvrage in folio se compose de 17 planches, accompagnées d'un commentaire explicatif en regard, sur lesquelles sont articulés graphiquement les contenus notionnels de disciplines telles que la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'optique, la musique, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la physique, la médecine, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. La forme générale adoptée pour penser l'encyclopédie et la représenter, est celle d'une arborescence. Il s'agit en ce cas de transformer graphiquement en arbre une liste de notions et d'informations. Cette arborescence se caractérise par l'utilisation répétée d'un même schéma graphique. Ce diagramme est censé incarner un schéma mental homogène, caractéristique de la manière dont les ramistes conçoivent alors la *méthode* : schéma de la division, qui part du plus général et progresse vers le plus particulier, par ramifications successives. Dans ce schéma, qui est à la fois graphique et conceptuel, le particulier est présenté comme l'aboutissement d'un chemin logique ordonné depuis le départ. Le particulier est une dépendance, logique et graphique, d'un parcours (d'un programme) à la fois visuel et mental, qui procède et se développe à partir du plus général, dont le particulier est considéré comme faisant partie. Le particulier est une dépendance du général, tout simplement parce qu'il en est une espèce. **ILLUSTRATION GÉOGRAPHIE**

C'est cette rationalisation du savoir que tente la planche consacrée à la géographie, où l'on assiste à une tentative de reformulation des divisions et des échelles géographiques, dans les termes graphiques du schéma de la ramification. Cette « logicisation » de l'espace géographique par l'intermédiaire du déploiement d'une formule graphique homogène se développe de manière considérable à partir de la fin du XVI^e siècle : on la retrouve chez Danti, chez Keckermann, plus tard chez Alsted, et elle va donner naissance, dans la géographie, un peu plus tard, aux fameuses tables de Guillaume Sanson. Savigny ne fait ici qu'accompagner et refléter un mouvement plus général qui touche tous les secteurs du savoir, qui est celui d'une recherche des instruments graphiques susceptibles de rendre visible et intelligible les contenus et les articulations de la connaissance.

Apparemment, cette mise en arbre, ou en tables, du savoir géographique correspond assez bien à la conception ptoléméenne des rapports entre le général et le particulier : dans les deux cas, semble-t-il, on a affaire à la même sorte d'emboîtement entre le particulier et le général, selon un registre qui est celui des rapports (ici spatialisés) entre tout et parties du tout. Mais, en réalité, la situation est toute différente. Alors que dans le schéma ptoléméen, l'articulation entre les deux échelles n'était pas toujours assurée, la planche méthodique de Savigny tente d'effectuer cette articulation et ce passage. Mais ce passage est effectué chez Savigny par l'intermédiaire d'une identification entre deux types de relation (ou d'emboîtement) qui sont en principe différents : d'une part la relation *spatiale* tout/parties, et d'autre part la relation *notionnelle ou logique* genre/espèces. Ce sera encore plus net dans les textes de Keckermann et Alsted consacrés à la géographie ⁶.

Ce qui, dans le texte ptoléméen et chez les géographes du XVI^e siècle, est pensé comme un découplage du grand et du petit, comme un découplage des tailles entre des entités qui sont des *surfaces* géographiques, est chez Savigny *reformulé* dans les termes d'une progression *graphique* qui est censée incarner une progression *logique* du genre vers les différences spécifiques. L'espace *géographique*, si l'on accepte cette expression anachronique, est reformulé graphiquement dans les termes d'un espace *logique* et notionnel. On n'a plus affaire au découplage d'une géographie et d'une chorographie, mais à la spécification d'une géographie en géographie *universelle* ou *générale*, et géographie *spéciale*. Mais ceci au prix d'une confusion entre relations spatiales et relations notionnelles, qui, d'ailleurs, est vouée graphiquement à l'échec.

Ce que l'on peut retenir de cette planche néanmoins, c'est avant tout la tentative qui consiste à mettre sur le même plan trois « espaces » : logique, graphique, géographique, mais aussi la mise sur le même plan de ce qui relève des démarches de la connaissance et de ce qui relève des objets qui sont à connaître. La puissance du geste graphique de ramification et de division, qui est censé incarner et porter l'intention de rationalisation, est telle que ce geste l'emporte sur les distinctions qu'on pourrait dire « ontologiques » entre le sujet connaissant et la réalité connue, entre la

⁶ J.H. Alsted, *Encyclopedia septem tomis distincta*, Herborn, 1630, Lib. XVIII : « Geographia », pp. 547-581 ; B. Keckermann : « Generalis sive universalis Geographiae pars est, quae tractat de Mensura et Distinctione globis terreni in communi, sive quae tractat de toto globo Terrae et omnibus eius partibus simul sumptis » (*Systema Geographicum duobus libris...*, 1612, p. 6). Le « simul sumptis » marque le passage d'une approche « spatiale » (i.e. : penser la terre comme une surface étendue divisée en parties plus petites) à une approche « logique » (i.e. : penser la terre comme un ensemble où l'on trouve entre les parties des propriétés communes).

réalité et sa représentation. Ainsi, si l'on suit le cadre qui entoure l'image centrale, on découvre la séquence : terre, provinces, régions, pays, contrées, territoires, champs, arpents, verges, pans, pieds, espans, doigts. Dans ce chemin qui conduit du plus grand au plus petit, il y a un saut, mais un saut qui est masqué par la continuité du schème de la division : le saut est au niveau du champ, ou de l'arpent (avec l'apparition d'une figure humaine), où l'on passe subrepticement de l'objet (de la surface) mesuré à la pratique de la mesure.

Une remarque analogue peut être effectuée si l'on considère maintenant les ramifications qui entourent la mappemonde centrale. L'arborescence est destinée, semble-t-il, à éclairer les contenus notionnels de la géographie, c'est-à-dire à la fois à distinguer entre ces notions et à les disposer de manière ordonnée au sein d'un espace graphiquement articulé. Mais, là encore, les notions mises en arbres, si l'on peut dire, sont rabattues sur le même plan, quelle que soit leur valeur ontologique propre. Ainsi la séquence suivante : géographie, géographie universelle, (surface de la terre) découverte, divisée en, continent, vieil, oriental comme l'Asie, mineure. Ou cette autre séquence : géographie, universelle, découverte, la manière pour connaître les, longitudes par l'astrolabe. On navigue constamment, dans ces séquences, entre les distinctions disciplinaires (géographie universelle), les notions (continent), les entités géographiques au sens propre du terme (Asie), les instruments de connaissance (astrolabe), les indications temporelles (vieil) : mais ces différences sont annulées par la puissance propre du schéma graphique qui les enveloppe. Là encore, les sauts ontologiques et épistémologiques sont masqués par le pouvoir d'une écriture visuelle.

Remarquons cependant que cette volonté de logicisation totale de l'espace, par l'intermédiaire de l'usage de la division dichotomique, rencontre une limite. Quelques dizaines d'années plus tard, chez Alsted, par exemple, le projet dichotomique est bientôt accompagné par d'autres outils graphiques : le tableau et la carte, qui mettent en relief, encore une fois, le caractère irréductible de la spatialisation dans les opérations de mise en ordre du savoir géographique. **ILLUSTRATIONS ALSTED**

CONCLUSION

Le savoir géographique à la Renaissance est une entreprise qui n'est pas seulement de l'ordre de la mesure. Bien entendu la mesure des distances et des

positions, ainsi que le dessin des formes tiennent une place considérable dans la géographie, mais celle-ci peut-être également définie comme un art du placement ou du rangement spatial des choses et des êtres. Un art qui consiste à ranger les choses à leur place, en leur lieu.

Dans cette perspective, les géographes européens ont mis en œuvre des opérations d'enregistrement, de codification, de classement, d'archivage, de comparaison et de combinaison, bref tout un travail de type spatial sur les informations elles-mêmes, qui a fait du savoir géographique non seulement une enquête sur l'espace, mais aussi une gestion spatiale des données et de leurs inscriptions. Il y aurait ainsi à mettre en place une authentique épistémologie historique du dossier et de l'archive, eux-mêmes compris comme des moments constitutifs du fait géographique. Autrement dit, le fait géographique est produit dans la collecte, le rassemblement, l'homogénéisation, l'itération des données. Il est lié à une procédure d'écriture et de gestion des signes, que ce soit dans la carte ou dans le texte descriptif, procédure synoptique dont il est le résultat et l'expression.

Il faut donc voir les techniques d'inscription de l'information sur des supports comme des médiations essentielles dans les opérations proprement dites de construction des faits et des ordres d'objectivité. Cette dimension instituante de l'inscription constitue une clé d'analyse fondamentale pour l'épistémologie historique de la géographie. La circulation des informations et des traces géographiques, leur accumulation, les multiples opérations de comparaison, combinaison, recouvrement, sélection, auxquelles elles sont soumises, doivent être considérées comme autant de moments dans la constitution du savoir géographique. Le fait se présente comme le terme stable de cette série d'opérations. C'est la forme qui est issue de cette opération synoptique qui consiste à rassembler en un même espace graphique, et si possible de telle sorte que cela soit accessible pour un regard, des données extrêmement diverses.

Ce que montre l'histoire de la réception de Ptolémée dans la *cartographie* européenne, celle de la reprise du modèle *descriptif* d'origine strabonienne dans les livres de cosmographie universelle (du type de celui de Münster), ou bien encore les premiers essais de mise au point de la formule de l'*atlas* (Ortelius, Lafreri, Mercator), c'est que les géographes du XVI^e siècle ont fait des tentatives variées et significatives pour mettre au point un certain nombre de schèmes spatiaux, des schèmes spatiaux qui avaient pour but de leur permettre d'élaborer l'image d'une Terre dont non seulement la taille, mais aussi la nature et les contenus avaient changé. On

manquerait, par conséquent, une bonne partie de ce qui a été effectivement produit par les géographes européens de la Renaissance sur le plan cognitif, si l'on n'apercevait pas la succession et la progression de leurs tentatives conceptuelles et graphiques pour redéfinir l'image du monde terrestre à la suite de la rencontre de nouveaux mondes et, plus précisément, pour donner une signification et une représentation aux nouvelles grandeurs spatiales par rapport auxquelles la pensée géographique devait s'organiser.